

conduit dans les solitudes américaines, et il y rencontra les drapeaux de Washington. Une autre passion malheureuse, la patrie, le ramena après avoir vu grandir tout-à-coup immortelle la jeune liberté du Nouveau-Monde ; il vit tomber, au milieu de toutes les républiques soudaines dont se hérissait l'Europe, la plus vieille république de l'univers. Laissé sur le champ de bataille de Macéjowice, on recueillit de sa bouche ce mot, ce soupir : "*Finis Polonia.*" En effet, la dernière vivante des tribus guerrières, de qui est issu le monde moderne, la Pologne n'était plus ; mais il ne mourut pas avec elle. Le tékéli de la constitution polonaise devait survivre à sa patrie et la France accueillit son exil.

Stanislas Auguste abdiqua sa funeste royauté, il alla vivre à Saint-Petersbourg en captif, et le traité de partage fut conclu.

C'est au moment où la révolution française triomphait de toutes les coalitions des rois, que les rois frappèrent à mort un grand peuple au milieu de la sage réforme qu'il tentait d'accomplir. Les successeurs de ces margraves de Brandebourg qui prêtaient serment de fidélité à la république dans les diètes, de ces czars que Zolkiewski détrônait au Kremlin, de ce Léopold que Jean III sauvait à Vienne et à Parkan ; ces princes décidèrent que la Pologne serait rayée du rang des nations.

La guerre alors ébranlait le monde. Les enfans désespérés de cette Pologne mise au néant cherchèrent les champs de bataille. La France tenait levé un drapeau qu'on appelait le drapeau de la liberté ; ils y coururent.

Semblables à ces guerriers scandinaves qui, ne vivant plus, combattent encore, et dont les ombres valeureuses cherchent jusque dans les nuages les périls de la gloire, les polonais n'avaient plus le droit de porter ce nom, qu'ils illustraient encore par d'héroïques exploits. Pour nous tous qui les avons vus dans nos rangs, témoins de leur vaillance dans la victoire, de leur fidélité dans les revers, cette fraternité d'armes vivra éternellement dans nos cœurs.

Un jour, la Pologne pensa renaître ; un homme eut dans la main son avenir. Car il avait en quelque sorte la puissance du destin, la puissance du temps. Il pouvait donner à la société polonaise, avec des lois nouvelles, une nouvelle vie. Il pouvait le tenter du moins. Il aima mieux briser des trônes que de refaire un peuple. Il courut au Kremlin, y trouva la borne fatale marquée à sa grandeur ; et quand plus tard le monde l'enferma vivant dans le sépulcre de Sainte-Hélène, il emporta sur ce rocher lointain, sur ce trône, parmi les débris de sa gloire, le sabre de Jean Sobieski. Était-ce comme souvenir de ses triomphes, ou comme monument de ses fautes ?

Cependant, il avait été donné au petit-fils de Pierre-le-Grand de visiter notre France à la tête de l'Europe armée. L'empereur Alexandre rapporta dans son empire, pour toute trophée, les cendres de Kosciuszko. La Pologne, dans le même temps, retrouva son nom, et il lui fut permis de dresser un tombeau au dernier de ses grands citoyens. Elle put croire que Dieu avait pris pitié de ses malheurs." (1)

Après Kosciuszko, je dois encore parler d'une illustration polonaise, de Poniatowski, le dernier de ces héros, qui a vu le rétablissement de la Pologne dépendant de la volonté de l'empereur, et qui n'a pas voulu survivre à la fin de l'empire et à la perte de ses espérances.

Le prince Joseph Poniatowski était né à Varsovie le 7 mai 1763. Il était le neveu du dernier roi de Pologne. Nommé commandant en chef en Pologne pendant la guerre de 1792, il remporta des avantages à Filiencia et à Dublinska ; mais il ne put supporter une politique honteuse qui prévalait et quitta la Pologne. En 1794, il revint dans sa patrie et il combattit sous les ordres de Kosciuszko. Il vint en France après l'issue terrible de cette dernière lutte et ne reparut en Pologne qu'avec les français, en 1806. En 1809, attaqué dans le duché de Varsovie par 60,000 autrichiens, il défendit le territoire polonais avec 8,000 hommes et se couvrit de gloire à la bataille de Razin.

En 1812 et 1813, il était avec l'armée française.

M. de Ségur dans son Histoire de Napoléon et de la grande armée, parle ainsi de l'arrivée de Napoléon en Pologne et des conseils de Poniatowski :

"Poniatowski, à qui cette expédition semblait promettre un trône, se joignait généreusement aux ministres de l'empereur, pour lui en montrer le danger.

Dans ce prince polonais, l'amour de la patrie était une grande et noble passion ; sa vie et sa mort l'ont prouvé, mais elle ne l'aveuglait pas. Il peignit la Lithuanie déserte, peu praticable, sa noblesse déjà presque à demi-russe, le caractère des habitans froid et peu empressé, mais l'empereur impatient l'interrompit, il voulait des renseignemens pour entreprendre et non pour s'abstenir.

Deux manifestes parurent : l'un de Napoléon, l'autre d'Alexandre ; aucun ne parla de l'affranchissement de la Pologne.

Nous marchions vers l'Orient, dit M. de Ségur, notre gauche, au Nord, notre droite au midi ; à notre droite la Volhynie nous appelait de tous ses vœux ; au centre c'était Wilna, Minsk, toute la Lithuanie et la Samositie ; devant notre gauche, la Courlande et la Livonie attendaient leur sort en silence.

Le 9 mai 1812, Napoléon était parti de Paris pour Dresde, et sa marche fut un triomphe continu.

Dans les provinces du Sud, on formait des groupes nombreux autour des courriers, on les écoutait avec ivresse, et transporté de joie ; on ne se séparait qu'aux cris de : Vive l'empereur, vive notre brave armée !"

On sait d'ailleurs que longtemps cette partie de la France fut belliqueuse. Elle est frontière, on y est élevé au bruit des armes. D'ailleurs, on y disait que cette guerre devait affranchir la Pologne tant aimée de la France.

"Tout remuait, ajoute M. de Ségur, au fond des cœurs lithuaniens ; la retraite des russes et la présence de Napoléon, le cri d'indépendance de Varsovie et surtout la vue de ces héros polonais qui rentraient avec la liberté sur ce sol dont ils s'étaient exilés avec elle. Aussi les premiers jours furent-ils tout entiers à la joie, le bonheur parut général, l'épanchement universel."

"On crut voir partout les mêmes sentimens dans l'intérieur des maisons, comme aux fenêtres et sur les places publiques. On se félicitait, on s'embrassait sur les chemins ; les vieillards reparurent vêtus de leur ancien costume, qui rappelait des idées de gloire et d'indépendance. Ils pleuraient de joie à la vue des bannières nationales qu'on venait enfin de relever. Une foule immense les suivait en faisant retentir l'air d'acclamations.

"Les polonais du grand duché brûlaient toujours du plus noble enthousiasme : dignes de la liberté, ils lui sacrifiaient tous les biens auxquels la plupart des hommes la sacrifient. Dans cette occasion ils ne se démentirent pas ; la diète de Varsovie se constitua

(1) M. de Salvandy.